DE

N° 92.

LA DOULEUR,

THÈSE INAUGURALE

Présentée et soutenue à la Faculte de Médecine de Paris, le 14 mai 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR AMBROISE-LOUIS-ANTOINE MASSON, de Beaune,

Département de la Côte-d'Or ;

Bachelier ès-lettres; Elève de l'Ecole pratique, des hôpitaux et hospices civils de Paris, etc.

La *douleur* le saisit au sortir du berceau.
La *douleur* le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
DELILLE, Imag., poëme.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD, *Président.*
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES CHÉRIS

DU PLUS CHÉRI DES PÈRES.

Amour, respect, regrets éternels.

A MON PREMIER MAÎTRE,

MONSIEUR MORELOT,

Docteur en médecine et en chirurgie; Chirurgien en chef de la Charité et de l'hôpital civil et militaire de Beaune; ancien Médecin des prisons de la même ville; Membre de l'Académie de chirurgie et de la Société royale de médecine, etc.

Dévouement, reconnaissance.

A. L. A. MASSON.

INTRODUCTION.

L'HOMME paie bien cher la noble prérogative d'être le plus bel ornement de la terre; tout nous indique sa triste destinée. Le perfectionnement de ses organes, le soin avec lequel la nature a répandu autour de lui des moyens à opposer à la douleur, nous le font voir comme la victime privilégiée de ce terrible ennemi contre lequel sa vie doit être une lutte continuelle. Le premier sentiment par lequel il vit est la douleur ; le dernier auquel il soit accessible est la douleur ; et quand tout paraît mort pour lui, il en ressent encore les terribles aiguillons, jusqu'à ce que l'affaiblissement qu'elle entraîne après elle ne lui permette plus d'en apprécier les effets. Quelques physiologistes avaient même avancé qu'elle subsistait après lui, et que le plus grand tourment d'une tête séparée du tronc était « de ne pouvoir exprimer les souffrances auxquelles elle était en proie. » Mais l'humanité n'a plus à gémir sur cette hypothèse ; car comment un cerveau privé de l'influence du cœur pourrait-il former des idées ? et comment un tronc ne cesserait-il pas d'éprouver des sensations à l'instant même où tous les liens qui l'unissent au centre de la sensibilité sont rompus ? N'est-ce pas assez de voir ce terrible protée empoisonner

tous les jours de l'homme, le poursuivre sous les lambris dorés comme sous le chaume, se cacher derrière ses plaisirs, saisir sa proie après les jouissances les plus vives, comme si elle attendait pour la déchirer que l'organisme, affaissé sous des moyens d'excitation prolongée, la rende plus sensible aux tourmens qu'elle lui prépare?

DE

LA DOULEUR.

Définition.

Nous avons un grand nombre de définitions de la douleur. Tous les auteurs qui se sont occupés de ce sujet ont cherché à rendre plus intelligible un mot qui exprime si bien sa signification, un mot qui est entendu par tous ceux qui le prononcent, parce que tous ont éprouvé ses effets. Dezèze la définit, *toute perception importune qu'on voudrait écarter;* Pressaire, *le sentiment poussé à son dernier période;* M. le professeur Chaussier, *l'exercice de la sensibilité contraire à l'organisation, au rhythme naturel de vibralilité;* Petit de Lyon, *cet état de l'âme qui, comparant sa position présente à son état passé, juge que le corps éprouve dans quelques-unes de ses parties sensibles, ou dans son ensemble, des déchiremens ou des altérations qui en dérangent l'harmonie.* Mais, en écartant de nos sensations un sentiment d'indifférence qui n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques égoïstes, en regardant la vie de l'homme comme partagée seulement entre le plaisir et la douleur, ne pourrait-on pas nommer cette dernière *le sentiment pénible de l'existence*? Le plaisir et la douleur sont accouplés : Socrate l'a dit, tous les philosophes l'ont répété après lui. D'ailleurs, en prenant pour

exemple les phénomènes qui ont lieu lors d'un chatouillement excessif, on voit à une sensation agréable succéder de suite une douleur légère d'abord, mais qui augmente bientôt ; aucun intervalle n'a séparé ces deux sentimens : là où cessa le plaisir a commencé la douleur, sans que la moindre indifférence ait pu rendre insensible un seul instant la victime de ce supplice.

Causes. Placé par la nature au milieu d'une immensité de choses qu'il fait servir à son utilité ou à son agrément, l'homme peut compter autant de causes de douleurs qu'il reconnaît de variétés dans les objets qui l'environnent. Essayons de développer cette idée, que l'on regardera peut-être comme exagérée. Chaque individu composant la société a son genre de sensibilité ; ainsi, ce qui chez l'un ne causera qu'une sensation très-légère sera chez l'autre un moyen de vive douleur. En général, les habitans du nord sont moins impressionnables que les habitans du midi ; les hommes graves, sérieux, phlegmatiques, d'un tempérament bilieux, seront moins sensibles aux impressions des agens extérieurs que ceux d'un tempérament nerveux ou d'une constitution différente ; mais chacun en particulier reconnaîtra une cause de douleur dans un agent auquel l'autre ne fera nulle attention. Bien plus, chacun des organes qui constituent notre être, jouissant d'un mode de sensibilité qui lui est propre, peut repousser l'action d'un corps qui produira sur l'autre un effet très-utile : les acides végétaux n'ont d'autre influence sur la muqueuse gastrique que de la stimuler agréablement ; sur l'œil ils produiraient une violente ophthalmie. A son tour, la muqueuse gastrique sera désagréablement irritée par la bile, dont l'impression continuelle sur celle qui tapisse le duodénum est si nécessaire à l'économie. Le contact de l'air ne produit aucun effet sur la peau d'un adulte ni sur la muqueuse d'un poumon sain ; son introduction dans les cavités tapissées par les membranes séreuses est cause d'inflammations trop souvent mortelles. Il est inutile de multiplier les preuves en faveur d'une assertion généralement

reçue, et qui a servi de base à la classification des médicamens employés dans l'art de guérir.

Jusqu'à présent nous n'avons considéré les organes que dans l'état sain; nous les avons vus repoussant des agens qui leur sont étrangers; mais il faut montrer ces mêmes organes affectés douloureusement par ceux qui leur sont propres, et dont le contact continuel n'avait jamais produit que des effets naturels et utiles au libre exercice de leurs fonctions et à la santé de l'individu. On sent bien qu'un aussi grand changement dans la susceptibilité ne peut être produit que par un principe morbifique. L'inflammation, par un plus grand afflux de liquide qu'elle détermine vers le lieu d'irritation, est une des affections qui exalte le plus le mode de sensibilité des organes. Ainsi le contact de la lumière devient pour un œil enflammé la cause de douleurs atroces; le son le plus léger est intolérable à un malade dont la muqueuse qui tapisse le conduit auditif est affecté de phlegmasie; les douleurs causées par l'inspiration de l'air dans la pneumonie sont dues au contact de ce fluide avec la muqueuse enflammée.

L'habitude produit les mêmes effets, en agissant de deux manières bien différentes. Dans le premier cas, un sens continuellement en action acquiert un tel degré de sensibilité, que ce qui n'est pas appréciable pour un homme ordinaire devient cause de douleur pour lui. Un peintre, dont l'œil est accoutumé à juger d'abord l'ensemble d'un ouvrage, sera blessé d'un défaut souvent léger, et que le plus grand nombre des hommes n'aura pas seulement aperçu au milieu d'un grand tableau. Un musicien habile sera désagréablement affecté par un faux ton échappé à un artiste au milieu d'un rassemblement d'instrumens, parmi lesquels il l'aura facilement distingué. Le célèbre musicien Rameau, entendant aboyer un jeune chien, s'écria : il aboie faux, et le jeta par la fenêtre. Dans le second cas un organe habitué à être placé dans des circonstances opposées à celles où il se trouve dans l'état naturel devient le siége de douleurs très-vives quand on le soumet à son

stimulus propre. N'a-t-on pas vu des malheureux tomber morts en respirant le grand air, après avoir gémi pendant long-temps dans des cachots infects ? Qui ne connaît l'impression douloureuse de la lumière sur un œil tenu pendant long-temps dans l'obscurité.

Cependant, sans qu'aucun organe soit influencé par aucune des causes précitées, il peut être affecté douloureusement par son stimulus propre, soit que l'action de celui-ci soit trop forte, soit qu'elle soit trop prolongée.

Telles sont les causes les plus fréquentes des douleurs physiques; mais outre les douleurs qu'ils éprouvent eux-mêmes, nos divers tissus ont la funeste prérogative de faire participer à leur excitation pénible des parties éloignées, et qui paraissent devoir être entièrement étrangères à l'irritation qu'ils éprouvent. L'influence de la matrice sur le système digestif, les douleurs ressenties à l'épaule droite dans l'hépatite, au bout du gland, quand une pierre irrite la vessie, le prurit incommode que produit dans les narines la présence des vers dans les intestins, sont des affections plus faciles à reconnaître dans leurs effets que dans leurs causes. En vain fait-on concourir à ces phénomènes les divers systèmes de l'économie. Toutes les hypothèses s'écroulent, toutes les théories se détruisent, les faits subsistent sans qu'on puisse s'en rendre compte, et le doute philosophique de notre célèbre professeur de pathologie interne est le seul refuge du praticien plus jaloux d'observations exactes que d'explications insuffisantes.

Quelque nombreuses que soient les douleurs physiques et leurs causes, les douleurs morales l'emportent encore sur elles par leur fréquence et leurs effets si funestes à l'économie. La nature semble avoir pressenti tout le désordre qu'auraient pu produire sur des tissus imparfaits leurs terribles secousses, en fixant l'époque de leur apparition au moment où la perfection de ses organes donne à l'homme plus de forces à leur opposer. La vie de l'homme peut être divisée en deux périodes bien distinctes : la première embrasse tout le temps compris entre l'instant où il voit le jour et celui qui est

ordinairement indiqué par l'essor des passions. Caché sous ces couches de matières organisées par la nature, l'homme moral se montre au moment de la puberté; la perfection du physique est le signal du commencement de son influence. Jusque-là, guidé par son seul instinct, l'homme s'élevait à peine au-dessus de la brute; à cette époque une nouvelle carrière s'ouvre devant lui, une âme ardente lui prépare mille jouissances, mais entraîne à leur suite un déluge de maux par une cruelle compensation; en multipliant ses plaisirs, elle multiplie ses douleurs. Pendant toute sa vie, l'homme cherche le bonheur et meurt sans l'avoir trouvé. L'amour et l'amitié répandent sur son adolescence les charmes les plus attrayans; mais à côté sont les douleurs de l'absence, de l'infidélité, de la trahison des faux amis, dans le cœur desquels il se plaisait à épancher le sien. Dans l'âge mûr, lorsqu'une connaissance plus approfondie du genre humain lui montre que ce n'est pas là qu'il faut chercher le vrai bonheur, l'ambition vient tourmenter ses jours; ce ne sont plus ces douces émotions, ces songes caressans, ces riens charmans qui faisaient tout son bonheur: l'intrigue, la haine, la soif des grandeurs, viennent dévorer son âme; il ne rêve que dignité, que gloire; et ce fantôme trompeur, l'isolant de tous ses plaisirs, consume la plus belle partie de sa vie, pour l'abandonner ensuite à de continuels regrets. Dans sa vieillesse, l'avarice, l'égoïsme, et tous les vices qu'ils traînent après eux, viennent achever la destruction d'un cœur usé par toutes les passions, qui déjà l'ont déchiré à l'envi.

Ce n'était pas encore assez de toutes ces douleurs, il fallait que les malheureux mortels fussent encore assujettis à souffrir dans des parties intactes et même séparées de leur corps: le globe hystérique ne laisse après lui aucune trace de désorganisation capable de causer les douleurs dont se plaignent les femmes qui sont atteintes de cette maladie. Les maniaques poussent des cris arrachés par les souffrances auxquelles ils pensent que sont en proie les parties qu'ils regardent comme rompues ou exposées au feu. Les am-

putés se plaignent quelquefois, long-temps après l'opération qui les a délivrés d'un membre malade, des douleurs que ce membre éprouvait avant.

Signes précurseurs. La douleur est quelquefois précédée d'un sentiment de plaisir ; d'autres fois, la partie qui doit être le siége d'une vive irritation éprouve une sorte d'engourdissement, de froid, de démangeaison, présage, pour le malheureux accoutumé à souffrir, d'une attaque dont il mesure l'intensité sur celle des phénomènes précurseurs. Dans quelques cas, et on observe souvent ce signe dans les névralgies, des douleurs légères partent de la naissance d'un nerf, et se propagent avec rapidité dans ses diverses ramifications, comme pour le préparer aux aiguillons plus cuisans qu'elles précèdent.

Signes locaux. Le siége d'une douleur fixe devient un centre d'action où se développent successivement divers phénomènes qui varient d'intensité, mais qui se montrent presque constamment. Une irritation quelconque est bientôt suivie de l'affluence des liquides vers la partie irritée ; la chaleur, la rougeur, s'y joignent ; ensuite on voit survenir consécutivement l'engorgement des vaisseaux, le gonflement du tissu cellulaire, la gêne, puis l'impossibilité des mouvemens, soit à cause de la roideur inséparable de l'augmentation du volume des organes, soit à cause de la crainte de rendre la douleur plus vive en comprimant par la contraction des muscles la partie qui en est le siége. Une fièvre locale s'allume, et les battemens des vaisseaux deviennent plus sensibles.

Signes généraux. Rarement ces phénomènes sont bornés au siége primitif de l'irritation, soit que toute la machine participe réellement aux souffrances d'une de ses parties, soit que tous les organes concourent, par la réunion de leurs efforts, au soulagement de celui qui est affecté. La face, ce miroir si vrai de tous les mou-

vemens intérieurs, prend chez l'homme de la douleur une expression particulière. Dans les accès des souffrances les plus vives, les cheveux sont hérissés, le front se ride fortement, le visage pâlit ou se colore, les sourcils se rapprochent et sont tirés en haut, l'œil est tantôt fixe ou hagard, cave ou saillant, enflammé ou éteint, les paupières froncées le cachent en partie, une larme brûlante se montre quelquefois entre elles, la peau du nez remonte et élargit les narines; une ride profonde part des ailes du nez, s'enfonce sous la joue, qui fuit en haut, les artères temporales battent fortement, les lèvres tremblent et donnent à la bouche la forme d'un trapèze, les dents semblent devoir se briser sous l'effort des deux mâchoires, tous les muscles sont agités de convulsions, le col se gonfle et se roidit. On ne retrouve pas dans le visage de la femme une expression aussi déchirante de la douleur, soit qu'elle conserve encore au milieu de ses contorsions quelque chose de cet abandon, de cet air charmant qui nous captive, soit que, tout aux douleurs morales, elle soit plus propre à nous peindre dans ses traits lés sentimens doux et les passions expansives, que les mouvemens concentrés et tumultueux qui s'impriment avec une vérité si effrayante sur le visage de l'homme.

Le plus souvent le reste du tronc participe aux mouvemens convulsifs de la face ; le malade comprime avec ses mains la partie douloureuse ; il tremble, il frissonne, il se retire sur lui-même pour présenter, comme le dit *Cabanis*, le moins de surface possible, la peau est resserrée, il y a éructation, nausées, toux sèche, soif vive, anxiété extrême. L'art nous a transmis, dans le groupe du Laocoon, toute l'expression de la douleur physique, réunie à la douleur morale ; le Christ de Michel-Ange nous représente plutôt l'humanité accablée et succombant sous les souffrances, que l'énergie de cette lutte de la nature contre les angoisses terribles qui détruisent son plus bel ouvrage : le dernier nous attendrit, mais il est impossible de contempler l'autre sans frémir.

Les cris sont encore un moyen d'expression de la douleur ; mais

ce signe, malgré son importance, est souvent trompeur; il peut facilement être simulé par la ruse; il manque entièrement dans les grandes douleurs morales; il dépend presque toujours de la volonté du patient, et du degré d'attention qu'il porte à ses souffrances. *Ambroise Paré* observe que les opérations arrachent plus de cris aux malades le lendemain que le jour d'une blessure. Combien n'a-t-on pas vu de femmes supporter sans se plaindre les opérations les plus cruelles ! Combien de braves ont vu sans sourciller tomber sous le fer du chirurgien des membres fracassés par celui de l'ennemi ! Le fier stoïcien rougirait de montrer ce qu'il appelle faiblesse, comme si un homme était faible de se montrer homme. Mais les accidens nombreux, suite inévitable de cette lutte obstinée contre la nature, sont une triste compensation de ce courage forcené. Il est cependant des circonstances où le malade trouverait un grand avantage dans une volonté soutenue de dévorer ses cris; ainsi, dans la lithotomie, l'opération de la hernie, les plaies de l'abdomen avec issue des intestins, celles de la tête, de la poitrine, les grandes hémorrhagies, les cris violens, peuvent avoir des suites funestes; dans l'accouchement, ils nuisent au travail, en empêchant la femme de concentrer sur l'utérus toutes les forces de la nature.

Les fonctions intérieures sont aussi altérées par les souffrances, les sécrétions sont suspendues ou se font mal; la sensibilité, concentrée vers une seule partie, est pour ainsi dire abolie dans les autres; le cerveau, tout à sa douleur, ne peut former aucune idée; la digestion est troublée, la respiration devient suspirieuse, entrecoupée, les mouvemens du cœur sont augmentés; mais quand la séreuse ou le parenchyme de cet organe participent à l'irritation, le pouls ne présente presque pas de dérangement, comme si le cœur craignait d'augmenter la douleur par ses battemens : alors un affaissement, un malaise général sont les indices du dernier degré de douleur.

Mais si les souffrances physiques se peignent si fortement à l'ex-

térieur, les peines morales ne nous présenteront-elles pas aussi des signes, une physionomie à elle? Les bornes de cette dissertation ne me permettent pas d'étudier l'influence particulière de chaque passion sur notre organisme; je chercherai donc seulement l'impression des passions avec ou sans réaction, et je choisirai dans ces deux classes celle qui me présentera des traits plus marqués. La première classe, ou explosive, renferme la colère, la haine, la fureur, la vengeance, l'emportement, l'horreur et le désespoir. La deuxième, ou expansive, comprend la crainte, la terreur, le chagrin, l'incertitude, la nostalgie, l'amour malheureux, et la jalousie. Des traits fortement prononcés, une certaine habitude de mécontentement, dévoilent à tous les yeux les hommes en proie aux passions explosives, la figure la plus douce, la physionomie la plus heureuse sont bientôt bouleversées par un accès de colère, et un objet agréable est bientôt devenu un objet hideux et dégoûtant. Pendant un accès de cette funeste maladie, le visage est fortement coloré, la peau du front est ridée transversalement, les sourcils sont rapprochés, les yeux fixes et comme enflammés, les narines se dilatent et se resserrent alternativement, les dents, fortement serrées, donnent à peine passage à quelques sons mal articulés, les lèvres tremblantes laissent échapper une bave écumeuse, les membres sont tourmentés d'une sorte de frémissement, tout le corps est agité de convulsions. Si les passions renfermées dans la première classe jettent dans l'âme de celui qui les observe l'horreur et la crainte, les passions expansives sont plus faites pour nous attendrir; elles nous inspirent plus d'intérêt que d'éloignement, et plus de compassion que de terreur. Qui pourra voir, sans le plus vif désir de le soulager, cet amant malheureux séparé de la moitié de son être, triste, rêveur, seul au milieu du monde; il recherche avec ardeur les lieux les plus solitaires, il évite avec soin tout ce qui pourrait l'en arracher, il se plaît à retourner le trait qui déchire son cœur, il n'est distrait de sa douleur par aucune importunité; il se rappelle son amante, ou plutôt

elle n'a jamais cessé d'être présente à son imagination ; mais, dans la solitude, il personnalise ses idées, il la voit, il lui parle ; son visage, naguère abattu, prend tout à coup l'expression du plaisir, alors son âme s'ouvre à l'espérance, alors il peut pleurer. L'infortuné éloigné de sa patrie nous présente les mêmes phénomènes : comment donc expliquer ce désir ardent de revoir les lieux témoins des jeux de notre enfance? Amour sacré de la patrie, quel est donc ton pouvoir, puisqu'au milieu des jouissances les plus vives le Groënlandais regrette les rochers de son pays, puisqu'au milieu des Européens il est sans cesse ramené par ses souvenirs sur la terre aride où il a reçu le jour ; puisque le Lapon, le Samoïède, meurent de regret loin des glaces de leur patrie et des cavernes qui leur servent de réfuge ; puisque le Savoyard, l'Auvergnat, venus au milieu de nos cités pour utiliser leur industrie, voient encore au-delà des richesses qu'ils y viennent puiser, et comme en perspective, les cimes couvertes de neige, aux pieds desquelles sont bâties les chétives habitations qu'ils regrettent !

Effets. La douleur ne peut être continue ; les instans de repos qu'elle laisse à l'homme qu'elle tourmente, sont nécessaires aux tourmens mêmes qu'elle lui fait endurer ; car, accoutumés à souffrir, les organes cesseraient d'être sensibles à une douleur toujours uniforme ; mais ses aiguillons deviennent plus déchirans à mesure qu'elle dure plus long-temps ; et la dernière souffrance est toujours plus vive que celle qui l'a précédée, ou bien elle revient par accès plus ou moins prolongés.

Quelque marche qu'elle ait suivie, elle laisse toujours après elle des traces le plus souvent sensibles à l'observateur. Une partie long-temps tourmentée par la douleur prend un accroissement plus marqué, augmente de dimension, parce que l'irritation dont elle a été le siége a appelé vers elle en plus grande abondance les fluides nécessaires à sa nutrition ; la sensibilité est aussi devenue plus vive ; on a vu des accès de névralgie rappelés par la cause

la plus légère. Une partie habituellement douloureuse conserve une sorte d'aptitude à souffrir qui la rend impressionnable par les moindres agens. *Baillou* a vu des tubercules squirrheux se développer dans le siége de grandes douleurs; elles peuvent entraîner après elles l'atrophie, l'insensibilité, la gangrène, le tétanos, la syncope, l'épilepsie, comme on l'observe souvent chez les enfans pendant le travail de la dentition. On a vu souvent succéder à la douleur, des habitudes vicieuses désignées sous le nom de *tics*, résultat le plus ordinaire des convulsions ou des grimaces par lesquelles les malades soulageaient leurs souffrances. *Volnay*, dans son voyage en Syrie et en Egypte, a très-ingénieusement attribué à l'impression trop vive de la lumière sur les yeux des nègres, la physionomie qui leur est propre. « On observe, dit-il, que la figure des nègres re-
« présente précisément cet état de contraction que prend notre vi-
« sage lorsqu'il est frappé par la lumière trop vive et une trop
» forte réverbération de chaleur; alors les sourcils se froncent, les
« pommettes des joues s'élèvent, les paupières se serrent, la bouche
« fait la moue. » La nuit n'est pas pour l'homme de la douleur comme pour le reste des mortels, le signal du repos et de l'oubli de ses maux; le voile qui enveloppe alors la nature, en le privant des distractions qui les allégaient pendant le jour, semble les rendre plus cuisans; quelques douleurs même choisissent les heures consacrées au sommeil pour tourmenter leurs victimes; tout est endormi autour d'elles; elles seules veillent pour souffrir. Le silence des nuits est troublé par leurs cris; elles invoquent en vain le repos, le repos les fuit. Bien plus, si un de ces malheureux, épuisé de fatigue, accablé par la force du mal, sent ses paupières appesanties se fermer un instant, des songes cruels lui retracent toute l'horreur de sa situation, et bientôt il s'éveille au milieu de douleurs véritables par l'effort même qu'il fait pour fuir des douleurs imaginaires.

A un léger degré, la douleur augmente le jeu des organes, exalte l'imagination et toutes les autres fonctions de l'entendement; à un degré plus fort, elle les anéantit. L'homme qui souffre ne

peut coordonner une idée, et paraît ne plus vivre que pour sentir. *Thucydide* rapporte qu'après la peste d'Athènes un grand nombre de ceux qui en furent atteints oublièrent leur nom. Cependant la douleur d'une blessure retrempe le courage, qui n'est peut-être alors que le désir de la vengeance; et le soldat frappé en marchant à l'ennemi ne pense souvent qu'après la victoire au coup qu'il a reçu. Mais lorsque, pour me servir des expressions d'*Ambroise Paré*, le cœur n'est plus aussi enflé de gloire, la douleur reprend son empire; le brave, que n'avait pu émouvoir le fer de tant d'ennemis, tremble le plus souvent à la vue d'une lancette, et le héros n'est plus qu'un homme. On dit que je suis le fils de Jupiter, s'écriait Alexandre blessé, mais la douleur me dit que je ne suis qu'un homme.

Il est des malheureux assez tristement privilégiés pour voir leur existence partagée seulement entre la douleur et la crainte de la douleur : combien leur sort est déplorable ! à peine ont-ils un seul instant cessé de souffrir, qu'ils souffrent déjà de la crainte d'un nouvel accès, qui ne se fait pas long-temps attendre. Un de ses effets les plus funestes est de concentrer sur nous toutes nos affections. L'égoïsme le plus affligeant isole l'homme souffrant de tout ce qui lui est cher; tout ce qui n'est pas lui, tout ce qui ne tend pas à diminuer ses maux lui devient étranger, et souvent même il repousse comme ennemie la main qui cherche à le soulager. L'espérance est le dernier soutien du malheureux; cependant des douleurs trop vives ou trop prolongées peuvent la lui ravir entièrement, et mettre entre ses mains le fer du suicide. Cette action si inconcevable, que les hommes m'empêchent de la vanter, que la raison m'empêche de la blâmer, serait-elle excusable quand un infortuné rompt lui-même tous les liens qui le retenaient à la terre, pour se soustraire aux tourmens cruels de toutes les douleurs physiques; ou bien lorsque cet état de l'âme, que *Petit*, de Lyon, appelle *douleur de la vie*, lui rend à charge tout ce qu'il pourrait faire concourir à son bonheur. La douleur peut encore

causer la mort de deux manières, soit en tuant pour ainsi dire subitement la vie par son excès, soit en minant peu à peu les jours de l'homme, comme le filet d'eau qui mine le rocher sur lequel il tombe pendant long-temps. Mais, pour être plus lents, ses effets n'en sont pas moins funestes; et le marasme qu'elle entraîne, en enrayant la digestion et les autres fonctions, est le triste présage d'un trépas aussi certain que celui qui suit son excès.

Moyens à opposer à la douleur. Les moyens généraux qui servent à combattre la douleur sont presque aussi multipliés que les diverses formes qu'elle affecte. La saignée artérielle ou veineuse a été employée presque de tout temps : on reproche même aux anciens d'en avoir trop étendu l'usage. Une première saignée augmente quelquefois la douleur dépendante d'une inflammation, parce qu'en désemplissant les vaisseaux, elle facilite le jeu des organes, et un nouvel afflux des liquides vers la partie affectée; mais elle diminue bientôt sous l'emploi réitéré de ce moyen. L'artériotomie a été employée avec succès contre des céphalalgies rebelles. Les ventouses scarifiées, et les sangsues, sont des saignées locales qui peuvent agir aussi bien comme dérivatifs que comme déplétifs. En petite quantité, les piqûres causent une irritation qui, augmentant l'inflammation, augmente aussi la douleur; c'est pourquoi il ne faut jamais les appliquer sur le lieu même qui est irrité, mais dans son voisinage. D'ailleurs, on peut balancer cet effet en les multipliant, et en laissant pendant quelque temps couler le sang des petites plaies pratiquées.

On a obtenu de grands résultats de l'usage des bains généraux, soit qu'ils agissent en assouplissant les fibres enroidies, soit qu'ils n'aient d'autres vertus que celles des médicamens dont on les charge. Employés localement, ils ne sont pas moins efficaces; les douleurs inflammatoires cèdent souvent à un bain local et émollient : on calme celles que cause une brûlure en tenant pendant quelque temps la partie malade plongée dans un bain froid. Les

fomentations émollientes, les aspersions d'eau froide présentent aussi quelques avantages. On a vu la phrénésie céder aux applications de glace pilée sur la tête. Peut-on ranger parmi les bains, les sachets de sable ou de cendres chaudes dont on se servait autrefois contre les douleurs de sciatique, et que l'on emploie encore de nos jours pour remédier à cet engourdissement qui suit la ligature d'un gros tronc artériel?

C'est en opposant la douleur à la douleur, c'est en détruisant celle dont les effets pourraient être funestes par une autre dont les suites sont moins dangereuses, qu'agissent les dérivatifs. Lorsqu'une irritation un peu vive détermine vers un organe intérieur un afflux plus abondant de liquide, on remédie à la douleur que cause ce dérangement des lois de l'organisation, en rétablissant l'équilibre par un point d'irritation plus fort que celui que l'on veut combattre. Ainsi la pleurésie cède à un vésicatoire appliqué sur les parois externes de la poitrine: on combat les douleurs rhumatismales par l'application d'un moxa.

Mais de tous les moyens que l'art oppose à la douleur, les narcotiques sont ceux qui comptent le plus de succès, parce que, lorsqu'ils n'agissent pas spécialement contre elle, ils ont toujours un avantage bien grand dans quelques cas; c'est de procurer aux malades un sommeil qui, quoique insuffisant pour réparer entièrement leurs forces, leur procure du moins un instant de calme et de repos. Les médicamens renfermés dans cette classe sont très-nombreux; les uns agissent en stupéfiant le système nerveux: tels sont le musc, le castoréum, la rue, la ciguë, l'assa-fœtida, etc.; les autres, en causant une sorte d'ivresse qui diminue la sensibilité, tels que l'éther, le vin, l'opium et ses diverses préparations; ou bien encore, en irritant les fibres nerveuses, comme les huiles essentielles, empyreumatiques, les eaux distillées de plantes aromatiques. Il n'entre pas dans mon sujet de discuter la manière d'agir de chacun de ces moyens en particulier; je me permettrai donc seulement quelques réflexions sur l'opium, à cause des suc-

cès nombreux qu'il a obtenus, et de sa similitude d'action avec un moyen qui n'est peut-être pas encore assez employé.

L'opium, pris à une certaine dose, produit chez les habitans de l'Asie et de l'Afrique des effets assez uniformes et assez constans. Un sentiment de gaîté, une aptitude plus grande aux plaisirs de l'amour, une sorte d'ivresse qui enflamme et exalte leur courage, sont bientôt et presque toujours suivis d'une morosité, d'un affaissement, d'un dégoût, et d'un état de somnolence d'autant plus grand que la quantité d'opium a été plus considérable. C'est d'abord en excitant tout l'organisme qu'il distrait pour ainsi dire la douleur; il empêche ensuite de la sentir, en portant son action narcotique sur le cerveau.

Le vin produit les mêmes effets, peut-être plus énergiquement encore; son usage, préférable pour les estomacs débiles et délicats, serait sans doute plus étendu, s'il pouvait agir à une dose moins considérable, à cause de la facilité avec laquelle il passe dans les secondes voies. *Galien* le conseillait contre les douleurs des yeux et de la tête, mais il voulait qu'on lui associât des alimens substantiels. Ce moyen peut encore être employé comme somnifère; il n'est pas de sommeil plus doux que celui que précède une légère ivresse. Ses effets ne sont pas seulement bornés aux douleurs physiques, il est encore un remède assez puissant contre les chagrins et les autres douleurs morales. C'est dans le vin que les habitans des contrées méridionales de la France trouvent l'oubli des injustices de leurs supérieurs, et de leurs tracasseries domestiques. Si le Turc, assoupi par l'opium, supporte patiemment le despotisme affreux dont il est la victime, le paysan bourguignon trouve dans le vin le soulagement des peines et des travaux auxquels il s'est livré pendant le jour.

La compression, indiquée par la nature elle-même dans l'effort de constriction qu'exerce un malade autour de la partie qui souffre; l'acupuncture, employée par les Japonnais, qui font pénétrer des aiguilles jusque dans l'estomac pour calmer les douleurs de

cet organe ; les frictions sèches et humides, surtout contre les douleurs chroniques, sont des moyens que l'on peut encore employer avec succès.

Il est encore des remèdes plus prompts, mais plus cruels que ceux dont nous venons de parler. Par l'incision, on achève la séparation des parties à moitié divisées, et qui, soumises ainsi à un excitant continuel, augmentent les tiraillemens par leurs contractions répétées. Une grande incision n'est pas plus douloureuse qu'une petite, parce que le sentiment pénible n'existe pas dans les parties divisées, mais dans les angles des plaies. L'amputation d'un membre devient quelquefois nécessaire ; alors le médecin ne doit pas attendre, pour y préparer le malade, que toutes ses facultés reposées lui permettent de s'arrêter long-temps sur cette opération, mais l'en prévenir au moment du trouble où vient nécessairement d'être plongée l'âme du malheureux, par l'accident dont il a été la victime, parce qu'il se trouve plus disposé à la confiance. Lorsque tout ce qu'a pu tenter le médecin a été inutile, il lui reste encore un moyen souverain dans quelques cas : c'est le feu. *Ambroise Paré* guérit Charles IX en cautérisant la piqûre d'un nerf, faite en pratiquant une saignée. On peut l'appliquer sur toutes les parties du corps, mais il est diverses manières de l'employer : tantôt on se sert, sous le nom de *cautère actuel*, d'une tige de métal rougie au feu : comme il agit toujours en détruisant les tissus, on rend son action plus prompte et moins cruelle en le faisant rougir à blanc ; tantôt on consume sur la partie douloureuse un cylindre de coton. Les caustiques, ou cautères potentiels, doivent être employés avec plus de ménagement, et seulement quand la pusillanimité des malades s'oppose à l'usage du cautère actuel, parce qu'ils sont trop douloureux, détruisent moins promptement les parties sur lesquelles on les applique, et qu'il est plus difficile de borner leur action.

Il est des douleurs qui cèdent à quelques moyens spécifiques; ainsi celles qui dépendent d'un vice vénérien indiquent l'usage

du mercure ; le quinquina guérit celles qui présentent un type intermittent ; la ciguë calme celles que cause un vice cancéreux ; l'extrait de jusquiame noire, la thérébentine, sont employés avec succès contre les névralgies.

Quant aux remèdes à opposer aux douleurs morales, le médecin doit les puiser dans son cœur : aucune règle ne peut être prescrite à cet égard.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes dolorem ferè non sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

III.

Tumores autem in articulis et dolores absque ulcere, et podagricos, et convulsiones; horum plurima frigida multa affusa, et levat, et attenuat, et dolorem solvit. Torpor enim modicus doloris solvendi vim habet. *Sect.* 5, *aph.* 25.

IV.

Posticâ capitis parte dolenti, rectâ in fronte vena secta juvat. *Sect.* 5, *aph.* 68.

V.

Caput laboranti, et circumcirca dolenti, pus, aut aqua, aut sanguis effluens per nares, aut per os, aut per aures, solvit morbum. *Sect.* 6, *aph.* 10.

VI.

A dolore diuturno partium circa ventrem suppuratio (malum). *Sect.* 7, *aph.* 22.

VII.

A dolore vehementi partium circa ventrem, extremarum frigus, malum. *Ibid.*, *aph.* 26.

VIII.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.